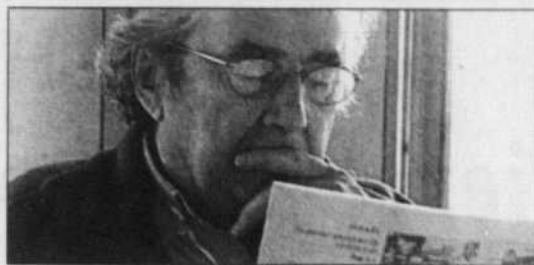


ROMAN

George Szanto traduit
par François Barcelo

Page F 3



ESSAI

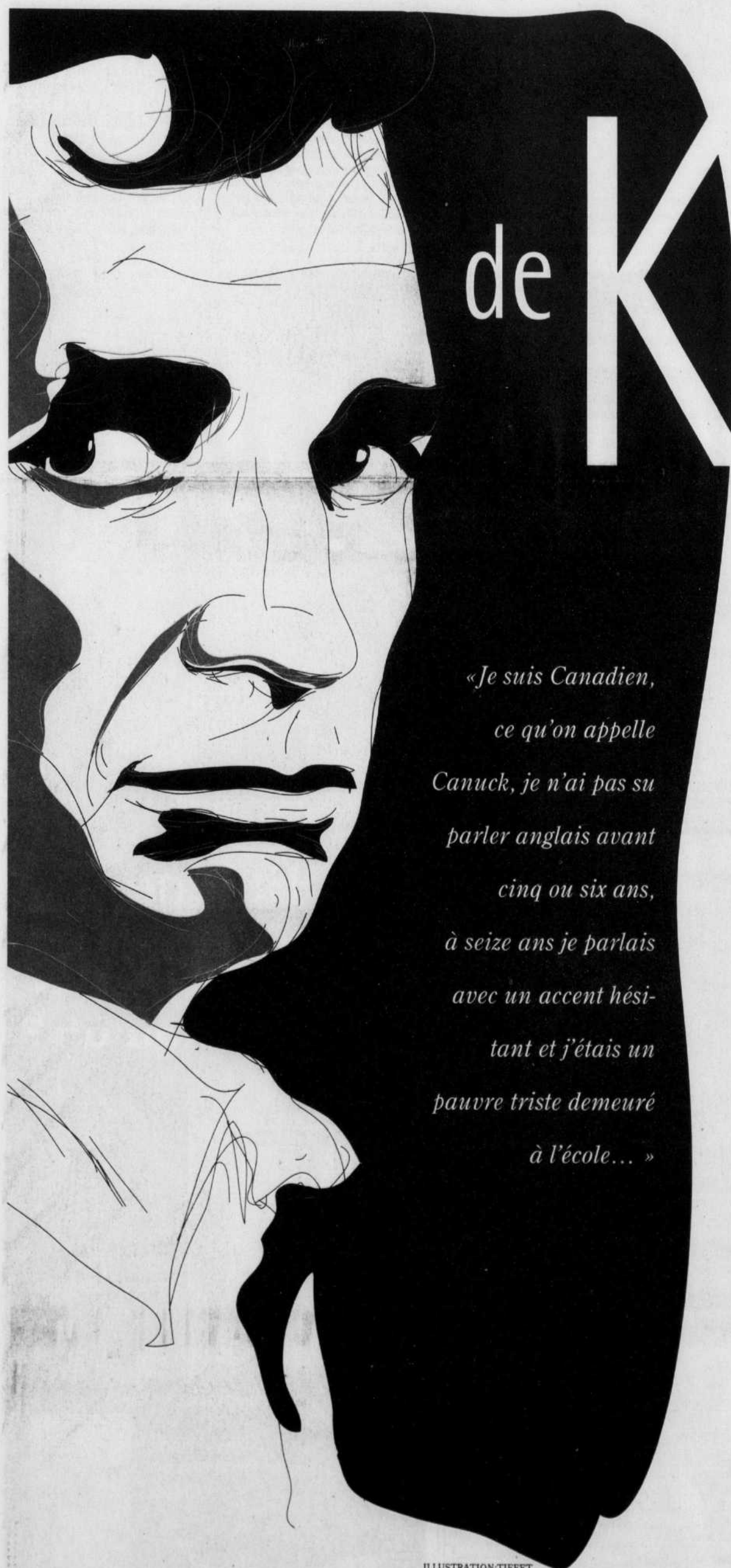
Le style et la pensée
militante de Guy Ferland

Page F 5

LE DEVOIR



LIVRES



de

Kerouac, la terre de VLB

*« Je suis Canadien,
ce qu'on appelle
Canuck, je n'ai pas su
parler anglais avant
cinq ou six ans,
à seize ans je parlais
avec un accent hésitant
et j'étais un
pauvre triste demeuré
à l'école... »*

ILLUSTRATION: TIFPET

MICHEL LAPIERRE

La Hudson légendaire conduite par Neal Cassady, dans laquelle traversa l'Amérique en 1949 le passif Jack Kerouac, qui jusque-là voyageait plutôt en autostop et en autocars Greyhound, aurait-elle été, en fait, une carriole invisible glissant sur la neige de la Nouvelle-Angleterre en direction du Bas-du-Fleuve, vers les paroisses ancestrales de Saint-Hubert et de Saint-Pacôme? Voilà l'étonnante question qu'on se pose après avoir lu la réédition de *Jack Kerouac* (avec l'accent aigu!), «essai-poulet» de Victor-Lévy Beaulieu qui, publié pour la première fois en 1972, a fait date dans l'histoire littéraire du Québec.

« Au beau milieu de l'hiver glacé, écrivait Kerouac à Cassady en 1950, j'ai découvert mon âme », comme nous le révèle l'irremplaçable édition, très documentée, de *Sur la route et autres romans*, publiée par Yves Buin. Kerouac, écrivain avant-gardiste, héros de la Beat Generation et de la contre-culture, associait la neige à une tragédie survenue au cours de son enfance: la mort prématurée de son frère aîné Gérard, petit saint maladif de neuf ans, qui incarnait à ses yeux un phénomène aussi peu révolutionnaire que le catholicisme canadien-français. Si Gérard était mort, cela ne pouvait signifier qu'une chose pour Jack Kerouac enfant: quitter Lowell (Massachusetts), cette terre d'exil, pour retourner au Québec. Selon Jack, Gérard ne pouvait être qu'au Québec: le Québec, c'était le ciel.

Ce secret si québécois, Kerouac, au cours de la gestation de son roman *Sur la route*, le dévoile étrangement à Cassady, «vrai cow-boy» du Colorado, pour l'inviter, en cette «nuit de neige» du 28 décembre 1950, à réaliser avec lui un grand rêve: devenir «les pionniers de l'âge d'Or de l'Écriture Américaine». Toute l'ampleur de la contradiction, chez le Canuck de Lowell, entre le Canadien français passéiste et l'Américain tourné vers l'avenir, Beaulieu l'a saisie avec acuité. Loin d'être, comme certains l'ont cru, une tentative québécoise d'accaparer naïvement une œuvre de réputation internationale, son essai sur Kerouac est le récit d'un combat intérieur entre l'admiration profonde et le rejet brutal.

Beaulieu reconnaît en Kerouac l'écrivain qui, par sa fameuse prose spontanée, s'est employé «pour la première fois en Amérique» à «changer l'homme». Mais, en trouvant cette prose beaucoup moins moderne que celle de William Burroughs, il nous fait cet aveu: «Je haïssais Jack... il était pour moi le romancier

québécois dans toutes ses misères... » Beaulieu oppose le Kerouac cosmopolite, païen et novateur de New York et de San Francisco au Kerouac provincial, bigot et romantique des jupes maternelles et du ghetto canadien-français de Lowell. Mais son admiration prend le dessus et finit par dissiper cette opposition.

« Je suis stupide, et même crétin, peut-être seulement canadien-français », déclare Kerouac. Comment un écrivain québécois ne pourrait-il pas se retrouver dans cet aveu désarmant? Touché par l'innocence de Kerouac, Beaulieu résout magnifiquement les contradictions entre les personnalités avant-gardiste et passéiste du Canuck en le définissant comme «le meilleur romancier canadien-français de l'Impuissance». La reconnaissance de la prééminence littéraire de Kerouac dans l'exploration autodestructrice des abîmes de la douleur québécoise ne peut que provoquer une catharsis chez nos écrivains. C'est sûrement l'idée que Beaulieu a en tête lorsqu'il affirme, à propos de l'auteur de *Sur la route*: «Il est important que nous annexions son œuvre.»

Pourquoi ne pas abandonner le ciel québécois à Kerouac, qui se voyait comme «un mystique catholique, étrange, solitaire et fou», et ne pas se réserver la terre québécoise? Pour un mystique païen et volontariste comme Beaulieu, le Québec, après tout, c'est la terre. Mais pour exister, la terre a besoin d'un ciel, fût-il vide et simplement teinté du bleu de la mélancolie.

Le ciel est l'élément essentiel de toute mythologie. Beaulieu en est conscient. Il a toujours espéré l'avènement définitif d'une mythologie québécoise, comme nous le rappelle les auteurs savants de Victor-Lévy Beaulieu: un continent à explorer, précieux ouvrage publié sous la direction de Jacques Pelletier. Cette mythologie serait impensable sans la présence fulgurante du seul écrivain mythique d'envergure mondiale qui ait pu écrire: «Je suis Canadien, ce qu'on appelle Canuck, je n'ai pas su parler anglais avant cinq ou six ans, à seize ans je parlais avec un accent hésitant et j'étais un pauvre triste demeuré à l'école... » Kerouac en impose à notre imaginaire.

Ce qui compte pour nous, ce n'est pas tant Kerouac lui-même, écrivain officiellement américain, que le mythe de Kerouac, seule garantie de la pérennité de l'œuvre. Si la littérature connaît des frontières linguistiques, la mythologie, qui la dépasse, n'en connaît aucune. Kerouac n'a pas à nous donner de leçons d'anglais. La fusion de ses personnalités québécoise et américaine, il commençait,

« Dans
mes voyages
en Amérique
du Nord,
je tournais
en rond
et j'ai vécu
mainte
morne
tragédie. »

LIVRES

L'éditeur Pierre Turgeon s'agite encore

JEAN-FRANÇOIS NADEAU
LE DEVOIR

L'éditeur Pierre Turgeon ne baisse pas les bras. Alors que les critiques s'abattent sur ses maisons d'édition Trait d'Union et Cantos, il lance une nouvelle maison bécéphale: City Publishing - Éditions de la Cité.

La nouvelle entité loge pour l'instant dans les bureaux de Trait d'Union, carré Saint-Louis, à Montréal. En entrevue, l'éditeur précise toutefois que l'essentiel de ses activités se déroule désormais à Toronto.

Le premier titre de la maison, annoncé pour le printemps, est une biographie du financier Conrad Black signée George Tombs. Journaliste et historien montréalais, Tombs est aussi un ancien éditorialiste au quotidien *The Gazette*. Son livre, *Going Down In History*, présente notamment le point de vue de plusieurs personnalités, dont deux des plus célèbres admirateurs de Black: Henry Kissinger et Margaret Thatcher. Conrad Black a lui-même beaucoup collaboré à l'ouvrage. La traduction française doit être publiée plus tard cette année par les Éditions de la Cité, explique Turgeon.

Pourquoi une telle multiplication des étiquettes alors que Trait d'Union ne compte même plus d'employés permanents? «Avoir des étiquettes différentes permet d'offrir une image cohérente auprès des libraires et des lecteurs. La nouvelle maison doit aussi nous permettre de changer de distributeur. Nous sommes très mal servis par notre distributeur actuel, Édipresse.»

de la diffusion chez Édipresse, affirme pourtant n'avoir jamais entendu Pierre Turgeon se plaindre des services de son entreprise, bien au contraire. «Il est venu nous offrir de distribuer City Publishing le 5 février en nous demandant une avance sur son Conrad Black à paraître. Nous sommes une entreprise de distribution, pas une banque. Et comme nous avions déjà assuré la promotion du livre sous une autre étiquette, celle de Cantos, cela compliquait d'autant plus les choses: il y a un risque d'injonction contre nous puisque, pour l'instant, tant les livres que les comptes de Pierre Turgeon sont sous le contrôle d'un administrateur nommé par la cour.» Par le passé, Édipresse avait déjà confié à Pierre Turgeon la direction de Beaumont éditeur, ses éditions maison, avant de décider de fermer boutique.

Une manœuvre?

La création de City Publishing - Éditions de la Cité peut-elle être vue comme une simple manœuvre financière visant à se dégager à toute vapeur d'une pluie de critiques? Oui, affirme sans hésiter l'homme d'affaires Julien Béliveau, lié à la réalisation de plusieurs projets éditoriaux de Pierre Turgeon. «Les livres de Turgeon sont frappés d'une hypothèque légale qu'il a contractée envers moi. Celui consacré à Conrad Black n'a pas plus le droit d'être publié ailleurs que les autres: il y a là un contrat à respecter.» Cet homme d'affaires devenu producteur pour la télévision se présente comme «le banquier» de l'éditeur et affirme que celui-ci lui doit toujours plusieurs dizaines de milliers de dollars.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Les Éditions Trait d'union reçoivent désormais uniquement sur rendez-vous. L'éditeur affirme que ses activités le conduisent souvent à Toronto.

Pierre Turgeon rétorque que son ancien allié n'a pas financé ce livre et qu'il entend désormais lui répondre par la voix de ses avocats. Rappelons que Pierre

Turgeon n'en est pas à ses premiers démêlés judiciaires autour d'un livre.

Tout cela indique-t-il que le groupe Trait d'Union-Cantos se

rait en difficulté? Pierre Turgeon se contente de répondre que ses éditions «sont loin d'être mortes». Et pour son nouveau bébé, City Publishing, les perspectives lui apparaissent tellement bonnes que les subventions deviennent à ses yeux «accessoires», ce qui paraît pour le moins hors du commun dans le fragile édifice de l'édition québécoise. L'éditeur affirme cependant attendre encore de l'argent des organismes subventionnaires, à commencer par la SODEC. «On attend de l'argent de la SODEC, notamment des crédits d'impôt. Ils sont les premiers à admettre leur retard.»

Réactions à la SODEC

À la SODEC, on tient à souligner que la seule maison de Pierre Turgeon admissible aux subventions gouvernementales demeure Trait d'Union. Louis Dubé, adjoint au directeur général, explique d'ailleurs que cette maison devra faire solidement la preuve, en mai prochain, qu'elle remplit toutes ses obligations. «Je dois dire que plusieurs auteurs se plaignent. Pour l'instant, il est aussi nécessaire de dire que nous ne devons rien à aucune entité éditoriale de Pierre Turgeon, contrairement à ce qui a pu circuler.»

L'avocat-conseil de l'Union des écrivains, François Coderre, observe lui aussi d'un oeil attentif la gestion du droit d'auteur menée par les maisons placées sous la responsabilité de Pierre Turgeon. «Je peux vous dire qu'il y a plusieurs écrivains qui se plaignent du non-respect des contrats et de droits non payés. C'est effrayant! Dans la plupart des cas, on n'est cependant pas encore allé devant les tribunaux.»

KEROUAC

Un écrivain mythique

SUITE DE LA PAGE F 1

à l'échelle de son propre mythe, à l'accomplir dans son œuvre. Ce qu'il y a de plus profondément québécois chez Kerouac, c'est son exaltation poétique de l'Amérique plurielle et vagabonde où chacun appartient à une minorité: le continent américain, noir, hispanique, notre Amérique et celle de tous les autres.

«Dans mes voyages en Amérique du Nord, écrit Kerouac, je tournais en rond et j'ai vécu mainte morne tragédie.» En unissant le ciel antique à une terre nouvelle digne de l'œuvre future de Victor-Lévy Beaulieu, Jack Kerouac n'aurait-il pas, par sa nostalgie des tribus d'un continent sauvage et protéiforme, annoncé l'éclatement probable de la tragique standardisation nord-américaine comme l'événement capital du XXI^e siècle?

JACK KEROUAC

Victor-Lévy Beaulieu
Typo
Montréal, 2004, 232 pages

SUR LA ROUTE ET AUTRES ROMANS

Jack Kerouac
Gallimard
Paris, 2003, 1428 pages

VICTOR-LÉVY BEAULIEU:

UN CONTINENT À EXPLORER

Sous la direction de Jacques Pelletier
Nota bene
Québec, 2003, 456 pages

Série présentée du 28 janvier au 7 avril 2004 à 19h30 au Studio-théâtre de la Place des Arts
Elaborée par Michèle Corbeil et Stéphane Lapine

Le Studio littéraire

un espace pour les mots

Le mercredi 25 février à 19h30 DERNIÈRES LETTRES de Stalingrad

Une lecture-spectacle de lettres authentiques de soldats allemands lors du siège de Stalingrad et d'une missive, œuvre de fiction celle-là, d'une mère juive à son fils. Avec les comédiens Françoise Faucher, Christian Bégin, Claude Gagnon, Marcel Pomerle et Denis Trudel.

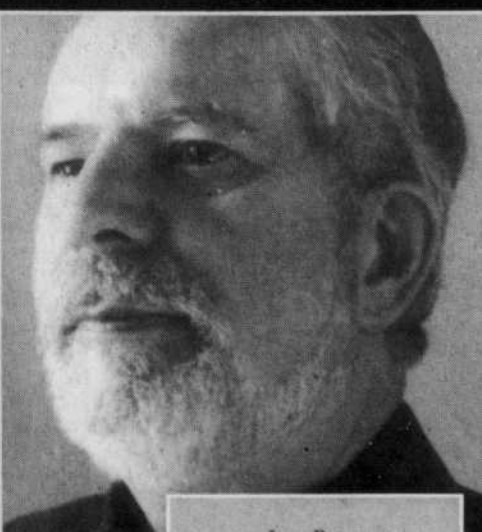
Présenté en collaboration avec les Productions «et Jules à mes côtés...»

Billetterie : (514) 842-2112
Sans frais : 1 866 842-2112
www.pda.qc.ca
Entrée : 15 \$ / Étudiants : 10 \$



La Main nue

Jean Royer



Jean Royer

« La Main nue, récit-témoignage rédigé dans une prose poétique à la fois délicate et prenante, raconte les sources et les chemins de cette passion [de la littérature]. »

Louis Cornellier, *Le Devoir*

La Main nue



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

Librairie Renaud-Bray

VOX POPULI, VOX DEI

Palmarès des ventes
11 au 17 février 2004

1	Essai Qc	CES RICHES QUI NE PAIENT PAS D'IMPÔTS	B. ALEPIN	du Méridien	3
2	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI ♥	Y. MARTEL	XYZ éd.	27
3	Psychologie	GUÉRIR ♥	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	44
4	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix ♥ (34 ^e)	J. K. ROWLING	Gallimard	12
5	Roman	LORD JOHN, UNE AFFAIRE PRIVÉE	D. GABALDON	Libre Expression	4
6	Roman	IMPÉRATRICE ♥	S. SHAN	Albin Michel	21
7	Roman	GLOBALIA ♥	J.-C. RUFIN	Gallimard	4
8	Roman	VIEUX SECRETS	D. STEEL	Presses de la Cité	3
9	Psychologie	LES CODES INCONSCIENTS DE LA SÉDUCTION	P. TURCHET	L'Homme	3
10	Roman Qc	UN PETIT PAS POUR L'HOMME	S. DOMPIERRE	Québec Amérique	2
11	B.D.	ALBUM SPIROU, t. 274	COLLECTIF	Dupuis	2
12	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Ariane	175
13	Biograph. Qc	J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE ♥	R. DALLAIRE	Libre Expression	17
14	Roman Qc	LES FILLES DE CALER, t. 3 - L'abandon de la mésange	A. COUSTURE	Libre Expression	15
15	Roman Qc	LA DÉCOUVERTE D'AJURÉLIE	C. PONTBRIAND	les Intouchables	4
16	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon	167
17	B.D.	TINTIN ET L'ALPH-ART	ERGÉ	Casterman	6
18	Roman	LUXURE ET FANTASIE	J. PELLETIER	Quebecor	6
19	B.D.	ASTÉRIX ET LA RETRENÉE GAULOISE	UDERZO / GOSCONNY	Albert René	25
20	Biograph. Qc	SALUT LES AMOUREUX, t. 2	DUROCHER / FORTIN	Stanké	5
21	Psychologie	LA SYNERGIE ♥	P. TURCHET	L'Homme	196
22	Psycho. Qc	VICTIME DES AUTRES, BOURREAU DE SOI-MÊME ♥	G. CORNEAU	L'Homme	23
23	Cuisine	THE ULTIMATE WEIGHT SOLUTION	P. MCGRAW	Simon & Shuster	22

Assistez à un débat animé par Jean Fugère...

avec Denise Bombardier, le docteur J.-F. Chicoine et Jocelyne Robert

autour du livre du mois



le dimanche 22 février à 15 h 30

Succursale Champlain, 4380, rue St-Denis ☎ (514) 844-2587

Stationnement à l'arrière Métro Mont-Royal

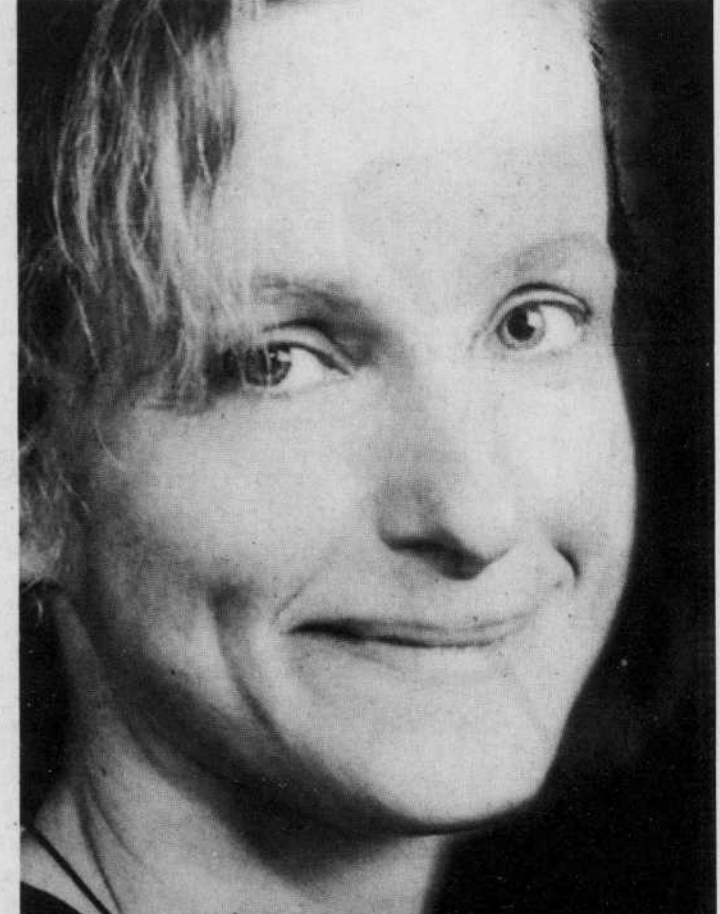
24	Roman Qc	LA FEMME PAPILLON	W. ST-HILAIRE	Lancôt	3
25	Dictionnaire	1300 PIÈGES DU FRANÇAIS	C. CHOUINARD	La Presse	6
26	Biographie	VARIATIONS SAUVAGES ♥	H. GRIMAUD	Robert Laffont	15
27	Essais	MAL DE TERRE ♥	H. REEVES	Seuil	42
28	B.D.	CALVIN ET HOBES, t. 23 - Y a des jours comme ça!	B. WATTERSON	Hors Collection	3
29	Psychologie	LES MOTS QUI FONT DU BIEN	N. GUILLMARTIN	L'Homme	5
30	Roman	LA FEMME QUI ATTENDAIT ♥	A. MAKINE	Seuil	3
31	Roman Qc	LE DIABLE AU CORPS	M. LORTIE	Quebecor	5
32	Biographie	VIVRE POUR LA RACONTER ♥	G. GARCIA-MARQUEZ	Grasset	15
33	Roman	UN DANGEREUX SECRET	N. ROBERTS	Belfond	2
34	Roman Qc	POUR DE VRAI	F. AVARD	Libre Expression	20
35	Culture humaine	CÉLIBATAIRE AUJOURD'HUI	O. LAMOURÈRE	L'Homme	6
36	Essais Qc	CHRONIQUES DU DIMANCHE	S. LAPORTE	La Presse	13
37	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	161
38	Psycholo. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	67
39	Éducation	LES CARRIÈRES D'AVENIR 2004	COLLECTIF	Jobboom	5
40	Biographie	CONFIDENCES ROYALES	P. BURRELL	Michel Lafon	11
41	Polar	MYSTIC RIVER ♥	D. LEHANE	Rivages	99
42	Cuisine	CUISINE VÉGÉTARIENNE ♥	COLLECTIF	Marabout	57
43	Polar	SHUTTER ISLAND ♥	D. LEHANE	Rivages	23
44	Biograph. Qc	SALUT LES AMOUREUX !	DUROCHER / FORTIN	Stanké	53
45	Spiritualité	PLAIDOYER POUR LE BONHEUR ♥	M. RICARD	Nii	16

♥ Coup de Cœur RB : Nouvelle entrée

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.



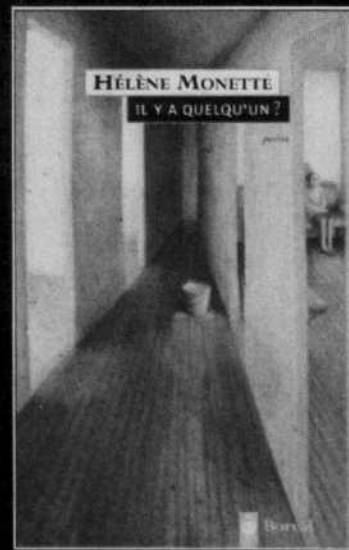
25 succursales au Québec
www.renaud-bray.com



Hélène

MONETTE

Il y a quelqu'un ?



La poésie comme acte de résistance à l'infinie solitude de l'homme, au chaos planétaire, aux désillusions de l'amour.

Poésie
304 pages • 21,95 \$

Du même auteur en Boreál compact Unless

Roman • 204 pages • 13,95 \$
BC n° 157

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Perché entre ciel et mer

Enfant, Pan Bouyoucas a certainement creusé un petit trou dans son âme pour y enfouir les eaux turquoises et iodées de la mer Egée, le vaste ciel bleu, les parfums de gardénias, de thym et de fleurs d'oranger. Né à Beyrouth de parents grecs, il a émigré au Québec avec sa famille il y a quarante ans. Pour lui, pas de doute, il est Québécois. Mais parfois, quand la nostalgie se fait insistante, il descend en lui-même. Il en rapporte des odeurs et des couleurs méditerranéennes et les dépose dans ses livres. Dramaturge, nouvelliste et romancier, il signe avec *Anna Pourquoi* son sixième roman.

Ce dernier a pour cadre l'île grecque de Léros. L'esprit des dieux antiques plane sur les lieux. Un drame amoureux se joue dans l'atmosphère mystérieuse d'une forteresse byzantine accrochée au sommet d'une montagne. Conte philosophique sur le désir, les tourments de l'amour et de la foi, *Anna Pourquoi* se lit d'un trait.

Nicoletta, Anna et Maximos

Le roman s'ouvre sur une énigme: deux mots, *Anna Pourquoi*? peints en blanc sur les rochers gris acier situés à proximité de la forteresse reconstruite en monastère. Trois cents mètres plus bas, il y a la mer. «*Que du bleu. A perte de vue. Le ciel. La mer.*» La nuit, «*l'impression qu'au moindre mouvement on puisse tomber dans le firmament n'est pas fautive.*» Du côté ouest de la montagne s'étend le village de Platanos, «*dont les maisons à terrasses, blanchies à la chaux, dégringolent, collées les unes contre les autres, jusqu'à la mer.*»

La nonne Nicoletta vit seule depuis quatre ans dans le silence total de ce monastère perché entre ciel et mer. A vivre ainsi au bord du vide, à regarder les mouettes planer librement en savourant la volupté de l'abandon, certains jours elle est prise de vertige que d'aucuns qualifieraient de mystique: «*A toujours regarder l'humanité de haut, ce n'est pas Dieu que je vois m'attendant les bras ouverts. Non. Je me prends pour Dieu.*»

L'arrivée au monastère de Véroniki, une jeune novice d'une grande beauté, et de Maximos, diacre et peintre d'icônes, quelques semaines plus tard, vient interrompre cet état de grâce et d'apaisement. Lorsque l'iconographe lance un regard brûlant à la novice et la reconnaît — «*Anna, murmure-t-il, ému.*» —, Nicoletta sait que cet homme apporte les tourments diaboliques du désir en ce lieu clos. Avec le temps, les insulaires finissent par forger un mythe avec la mystérieuse Anna. Le prénom peint sur le rocher sème la pagaille dans le village. Les maris soupçonnent leur femme, leur fille ou leur sœur d'avoir eu une relation avec le diacre. Les femmes se réfugient dans la chapelle du monastère et se tournent vers la Vierge afin qu'elle ramène la paix dans leur foyer.

Sur fond d'intrigues et de malentendus où s'entremêlent trois destins singuliers, Pan Bouyoucas suggère habilement que les inclinations humaines s'accordent mal avec la sagesse divine. Il est bien difficile pour les humains de réconcilier les «*oppositions irréductibles de la vie terrestre et du royaume des cieux.*» Des reflets du paganisme hellé-



Suzanne Giguère

ronique apparaissent à la surface du récit. La vision païenne du rapport à Dieu et à la vie que développe le romancier se rattache à toutes les religions naturelles et polythéistes de l'espèce humaine qui rendent un culte à des dieux et honorent les puissances et les énergies de la Nature.

Une vision païenne du monde

Cette vision païenne du monde est incarnée par Nicoletta et Maximos. Pour la nonne, le caractère sacré et divin de la nature est indéniable. Elle affirme: «*La nature ne porte jamais le deuil. Les malheurs et les désastres ont beau se succéder, les saisons, les fleurs et les fruits persistent à célébrer, avec leurs couleurs et leurs parfums, la vie et ses résurrections.*» De son côté, Maximos raconte de manière guillerette des épisodes de l'Histoire sainte, dont celui de Salomé demandant la tête de Jean le Baptiste. Cet épisode ramassé en quatre pages est décoiffant. Tel un tragédien, sa voix module les émotions, «*se réduisant à un murmure un instant, pour retentir l'instant d'après pleine de fureur ou d'exaltation.*» Pour lui, l'Histoire sainte n'est pas qu'une «*célébration du martyre et de la mort.*» Ses propos truculents traduisent une acceptation joyeuse de la vie. Nous ne sommes pas loin de la fête dionysiaque.

Cette vision païenne du monde considère la nature comme divine et l'humanité comme faisant partie de celle-ci et devant vivre en harmonie avec l'univers. Est-elle la solution la plus sage en vue d'une restauration de l'équilibre écologique et social comme le soutenaient les éditeurs d'une revue grecque (*Dii-petes*) lors du World Congress of Ethnic Religions tenu à Athènes il y a quelques années? Pan Bouyoucas ne pousse pas sa réflexion jusque-là. Il n'en dénonce pas moins le détournement du message biblique originel par les doctrinaires de l'Eglise catholique qui évacuent le désir et le plaisir de la vie et «*étouffent l'âme et ses élans*» au profit du sacrifice.

D'élan et de création

D'élan et de création il est aussi question dans ce bref roman. Le romancier fait un parallèle entre Maximos peignant des icônes étranges et «*païennes*» que personne n'apprécie et Cézarine qui s'entête à peindre les cinq portraits de sa conjointe «*sans fraîcheur et assez déshéritée par la nature*» malgré les critiques et les moqueries. Ces tableaux furent salués plus tard comme des chefs-d'œuvre. «*Il y a quand même une certaine grandeur dans cette volonté de s'obstiner à tout prix dans la lutte malgré les moqueries et l'indifférence de tous.*», s'exclame Nicoletta. Le romancier nous laisse méditer sur ces lois imposées par le regard de l'autre.

Quand, à la fin du roman, Vé-

roniki demande aux enfants venus visiter la chapelle de dessiner une icône, elle leur dit: «*Dessinez-la selon les lois de votre cœur. L'icône doit exprimer votre amour et votre ferveur spirituelle. Si je vous impose d'autres lois, elles étoufferont votre âme et ses élans.*»

Anna Pourquoi est un roman captivant. Il se démarque par son art consommé de la narration, son humour exquis et son intensité dramatique. Pan Bouyoucas se révèle une fois de plus un excellent conteur d'histoires.

ANNA POURQUOI

Pan Bouyoucas
Les Allusifs
Montréal, 2004, 112 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pan Bouyoucas

Olivieri

librairie • bistro

CAUSERIE

avec

Jørn Riel

ANIMÉE PAR

Marie-Hélène Cousineau
et Jean Morrisset

Jeudi, 26 février 19h00

Réservation obligatoire

Tél.: 739-3639

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

JØRN RIEL

Jørn Riel a vécu 16 ans au Groenland. Du fatras des glaces et des aurores boréales, il rapportera une bonne vingtaine d'ouvrages.

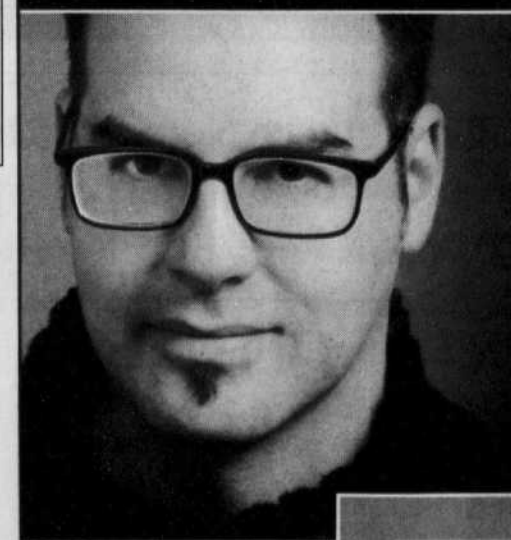
Au-delà du rire, parce que ces livres sont de nature à déridier les plus mélancoliques, c'est bien toute une nouvelle vision du monde que nous offre Jørn Riel. Celui qui a vécu dans le désert, désert de sable ou de glace, sait aller à l'essentiel.

En visite au Canada à l'occasion de l'adaptation cinématographique de son livre *Le jour avant le lendemain*, il vient nous livrer son étrange vision du monde.

Cet événement est organisé en collaboration avec Igloolik Isuma Productions.

Un petit pas pour l'homme

Stéphane Dompierre



« Un texte brillant et drôle, parfait contre la grisaille hivernale... »

Chantal Jolis,
Indicatif présent
Radio-Canada

« Il signe avec *Un petit pas pour l'homme* un roman urbain, festif [...] qu'on lit le sourire aux lèvres. »

France Tardif,
Radio-Canada



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

LITTÉRATURE CANADIENNE

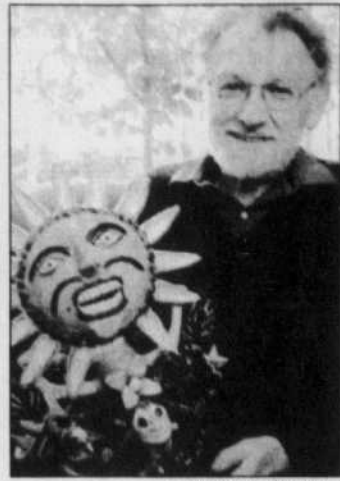
Vie fantôme

CHRISTIAN
DESMEULES

André Breton disait du Mexique qu'il était «*le seul pays au monde instinctivement surréaliste.*» Le pays offre un mélange de mysticisme, de violence et de contrastes qui a su magnétiser nombre de poètes en mal de paradis perdus. C'est au cœur de ce terreau fertile, parmi les fantômes et les démons intérieurs, que prend racine l'univers romanesque de George Szanto qui, après *La Face cachée des pierres* (XYZ éditeur, 1997), poursuit sa «*trilogie mexicaine*» avec *La condesa María Victoria* — encore une fois traduit par François Barcelo.

George — ou «*Jorge*» comme l'appellent ses amis mexicains —, écrivain canadien et narrateur, retourne cette fois à Michoacán, dans le centre-ouest du pays, au nom du comité des écrivains emprisonnés de sa section locale du P.E.N. international. Il doit enquêter sur l'emprisonnement irrégulier d'un prêtre accusé d'avoir cambriolé une banque. Joaquín Chuscadón, connu comme écrivain sous le nom de Mono Loro, est l'auteur de *La condesa de Michoacán* — un livre qui raconte la vie d'une femme riche et puissante du XVIII^e siècle, accusée de «*sacrilège.*»

A peine arrive dans la petite ville de 30 000 âmes, avec sa nouvelle épouse et sa fille Kiki, Jorge commence à traduire l'ouvrage de Mono Loro tout en menant sa petite enquête. Entre les tournées obligatoires de tequila, toute une galerie de personnages fascinants, de légendes locales, de rumeurs se déploie. Dès lors, le récit alter-



SOURCE XYZ ÉDITEUR

George Szanto

ne entre l'enquête de Jorge et l'histoire de la comtesse de Michoacán, María Victoria Cervantes y Gazoconda, telle que racontée par Mono Loro. Une adeptée de «*la supériorité naturelle de la femme.*», féministe avant l'heure, un peu sorcière. Un remarquable personnage de femme libre, à la fois forte et passionnée, à qui son époux décédé apparaît régulièrement — rien de plus normal.

Récit complexe, fantastique: sorcellerie, croyances

Des membres de la Nueva Belén, une communauté religieuse dissidente, kidnapperont Kiki et une autre fillette, en qui ils verront «*l'Enfant innocent*» qui pourra purifier la communauté. Un lieu où se déroulent d'étranges manifestations du Saint-Esprit: de nombreuses et très jeunes religieuses

«*parfaitement*» vierges y deviennent enceintes. Enjeu du pouvoir ecclésiastique, Nueva Belén attend le dernier des quatre miracles: le retour du pape Paul VI qui leur ouvrira les portes du paradis. Le passé et le présent se rejoignent, les croyances païennes s'accrochent au catholicisme le plus conservateur à la sauce de l'*Opus Dei*. Et les véritables motifs de l'emprisonnement de Mono Loro se révéleront peu à peu, sur fond de corruption, de croyances païennes, de machismo.

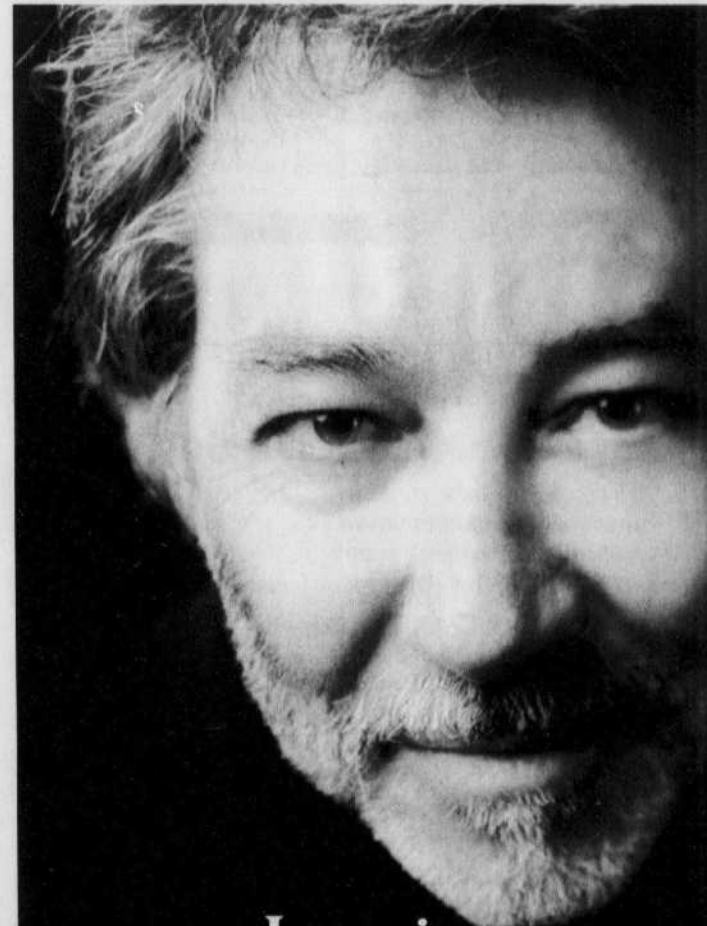
Face à un cocktail réunissant fantômes et bourgade mexicaine, difficile de ne pas y voir l'ombre de Juan Rulfo et de son *Pedro Páramo*, œuvre phare du XX^e siècle mexicain: les fantômes errants de Comala, les détresses d'un monde rural soumis au pouvoir absolu d'un cacique, le parricide, l'inceste, etc.

Car George Szanto connaît son Mexique. Après avoir enseigné la littérature comparée durant plus de vingt-cinq ans à l'université McGill, Szanto habite aujourd'hui en Colombie-Britannique.

Un regard romanesque fécond qui cherche à embrasser la grande complexité de la réalité mexicaine. *La condesa María Victoria* nous plonge dans un monde... qui nous révèle la face cachée du Mexique.

LA CONDESA
MARÍA VICTORIA

George Szanto
Traduit de l'anglais (Canada)
par François Barcelo
XYZ éditeur
Montréal, 2003, 336 pages



Louis

LEFEBVRE

Table rase



« Servi [...] par un sens du dialogue et le naturel de la narration. Table rase de Louis Lefebvre gagne à être lu. »

Suzanne Giguère
Le Devoir

Roman
186 pages • 19,95 \$

Du même auteur
en Boreal compact
Le collier d'Huracan

Roman • 320 pages • 14,95 \$
BC n° 155



Borealis

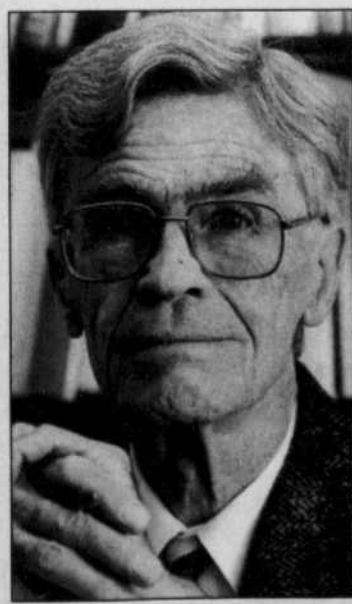
www.editionsborealis.com

Liber

Mario Bunge

*Matérialisme et humanisme
Pour surmonter la crise de la pensée*

traduit et préfacé par Laurent-Michel Vacher



294 pages, 27 dollars

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

HISTOIRE
Le féminisme
à l'épreuve
du nationalisme

LOUIS CORNELLIER

C'est une histoire à la fois stimulante et triste que raconte Andrée Yanacopoulo dans *Le Regroupement des femmes québécoises (1976-1981)*. Né de la volonté de quelques militantes d'ici de donner la priorité absolue à la lutte contre l'oppression des femmes, ce groupe de pression, après quelques années d'actions énergiques, a frappé le mur des échirements internes.

Chronique de ce mouvement féministe révolutionnaire, «c'est-à-dire un féminisme qui remet en question l'ensemble des structures sociales», le court essai de Yanacopoulo fait ressortir les deux principales hypothèses qui pèsent sur tout mouvement politique radical au Québec: les bisbilles internes suscitées par le dogmatisme de certains militants et le malaise engendré par une question nationale irrésolue. Le RFQ a échoué sur ces deux questions, particulièrement sur la seconde. Sa prise de position, au moment du référendum de 1980, en faveur du «*ni oui ni non, mais femme*», a marqué la mort du collectif par épuisement.

Andrée Yanacopoulo, qui se dit toujours indépendantiste, persiste à croire que cette position était la bonne puisqu'il ne fallait pas permettre la récupération du féminisme par un nationalisme patriarcal. On ne sache pourtant pas que le fédéralisme épuisé ait été, depuis, un terreau particulièrement propice à l'avancement de la cause des femmes québécoises.

«*À revivre ces années de luttes si pleines, si intenses*, conclut l'essayiste, *je me réjouis de penser qu'il fut un temps où les idées nous menaient, où l'espoir nous animait, où la joie d'être et d'agir ensemble nous faisait nous sentir grandes et fortes.*» On veut bien, mais on souhaiterait que cette saine nostalgie s'accompagne d'une tout aussi saine lucidité qui permettrait de reconnaître les erreurs d'hier pour ne pas les reproduire.

LE REGROUPEMENT DES FEMMES QUÉBÉCOISES (1976-1981)

Andrée Yanacopoulo
Point de fuite - Remue-ménage
Montréal, 2003, 150 pages

ÉCHOS

Un orchestre
fait homme

(Le Devoir) — Les vendredi 27 et samedi 28 février, Denis Wetterwald présente un spectacle intitulé *Denis Wetterwald et son orchestre*, où il n'y aura pas d'orchestre mais le comédien et écrivain Denis Wetterwald. Il s'agit de l'adaptation livresque d'un

spectacle d'improvisations. Denis Wetterwald y aborde des problématiques essentielles, comme Dieu et le suicide, l'être et le néant d'un trompettiste, le réalisme confronté à une tempête. Le spectacle a valu à son auteur le Grand Prix du festival Performance à Cannes. À la Maison des Jeunes musicales, 305, Mont-Royal Est, à 20h. Réservations: 1 866 633-0555.

Dans la forteresse de l'enfant douée

GUYLAINE MASSOUTRE

Une fée littéraire s'est penchée sur son berceau. Anne Wiazemsky, petite-fille de Mauriac et fille d'un prince russe, égarée du cinéma de la Nouvelle Vague et épouse de Jean-Luc Godard durant une vingtaine d'années, membre du jury Médicis, réunit tous les atouts d'un jeu gagnant. Pourtant, sa bibliographie montre une femme prudente et économe de ses mots, avec seulement neuf romans chez Gallimard, dont le dernier, le portrait d'une fillette de douze ans, s'intitule *Je m'appelle Elisabeth*.

Serait-ce qu'on l'attend, cet amour de la page soignée? Sa marque, elle l'a faite par sa limpidité. Rien n'échappe à sa phrase, rien n'excède le sujet. Plutôt dire peu et le faire bien. Aller au but, sans quitter le rêve. Demeurer, en tout temps, à la hauteur du sujet.

Je m'appelle Elisabeth est un de ces portraits méticuleusement brossés, propres à faire les délices d'un cinéma lent. Elisabeth, qui a maintenant une cinquantaine d'années, revient dans une bulle de son passé, trois petites journées qu'elle a voulu oublier mais qu'une circonstance l'invite à considérer. Elle raconte ce qui s'est passé.

La parole déchargée

On ne vous dira pas les faits car ils sont tout simples. La famille est exemplaire, la fillette choyée, aimée, couverte d'attentions. Mais ce qui l'est moins se produit dans la faille que les enfants finissent toujours par trouver sous le vernis parental. Il suffit d'un moment d'in-

JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Anne Wiazemsky

attention. Quel enfant ne s'en est pas saisi un jour pour inventer ce qui va satisfaire son imagination, ses pulsions, son inconscient, sa volonté de savoir ce que les adultes ne veulent pas lui dire?

Certains aiment à surprendre, d'autres agissent en cachette. Elisabeth est de la seconde espèce. Trop bien élevée pour assumer son désordre agissant, elle manie une aventure, une expérience, un jeu qu'elle réussit à garder dans l'ombre, au fond d'un jardin. La duplicité du mensonge peut se refouler. Elle fait alors une bulle invisible, une enveloppe secrète, un manteau d'identité peut-être impure mais personnelle. La construction psychologique est magnifique: Elisabeth, sous sa normalité, cache un fort penchant pour les malades de son père, psychiatre.

Après 40 ans, elle vient tout juste de s'en rendre compte.

Dans l'arrachement du non-dit, qui laisse autour de lui un halo d'émotions refoulées, la parole dévoilée vient au jour. Le récit, d'une transparence qui sait affoler, bou-

Enjeux en coulisses

Wiazemsky atteint la vacance profonde, la disponibilité d'une préadolescente intelligente et douce, assez aventureuse pour risquer sa vie, sans bien mesurer ses gestes. Défi au père, à la loi, à tous les ordres, le jeu prend le pas. Le plus touchant n'est pas l'acte manqué, ni l'interdit qui pèse, ni l'aspect lisse d'une dynamique familiale très logique, ni la hantise de Fantômas. Tout converge. Ce qui touche est le trouble de l'enfant sensible, gérée par des peurs dont aucun adulte ne mesure la profondeur. L'angoisse la pousse à peupler son petit monde pourtant strict, discipliné et occupé.

Ainsi se construisent les petites personnes qui ont du caractère. Solitaires et braves, elles passent entre les regards qui se posent pourtant sur elles. Leur apparence domptée trompe l'entourage. Qui voit la noirceur du mal qu'elles perçoivent et la beauté d'un être

qui les attire? Qui croit à la vision d'un écureuil à la tête tranchée, sur la fenêtre d'une chambre? La phobie d'un enfant sage est un drame accessoire.

Mais Betty veut être Elisabeth. Sans cri ni caprice, elle grandit, se libère de l'enfance.

Je m'appelle Elisabeth est un de ces portraits méticuleusement brossés, propres à faire les délices d'un cinéma lent

Elle ne sait pas ce qu'elle retient d'impuissance et de colère. Qui la dirait en état d'abandon? Pourtant, elle ressent le déni, la fragilité d'une cadette, les inhibitions d'une mère, le regard absent d'un père, tout est enregistré et restitué avec subtilité. Le merveilleux, c'est bien l'écriture de Wiazemsky: il fait découvrir un spectacle vivant de transforma-

tion intérieure, sans jugement, sans explication, moins brutalement que lorsqu'on rêve, mais dans un même ordre de réalité.

La vérité du roman, finement élaborée, est donnée en partage. Sans arguments ni mystification, elle concerne la reconnaissance des émotions qui, coupées ou non de la conscience, jettent un pont ou exigent des sauts par-dessus le vide, à chaque tournant de la vie. Toutes les relations aux autres en sont durablement affectées.

JE M'APPELLE ÉLISABETH

Anne Wiazemsky
NRF Gallimard
Paris, 2003, 169 pages

BEAUX LIVRES

Le luxe de la connaissance

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Le savoir n'a pas été également réparti parmi les hommes au fil de l'histoire, loin s'en faut. On le constate aisément en feuilletant les images d'ornements en or, de fioritures de marbres et de somptueuses enluminures des bibliothèques du monde, auxquelles les Éditions de la Martinière viennent de consacrer un beau livre.

Rien ne dit plus que ce luxe

écrasant à quel point le savoir a été, au fil des siècles, l'apanage d'une élite qui, cependant, a soutenu la bonne idée d'ouvrir ses collections rares, ses ouvrages de prix, au grand public.

L'ouvrage survole plusieurs grandes bibliothèques d'Europe et des États-Unis, celles des grands monastères d'Autriche à celle du Congrès des États-Unis en passant par la Bibliothèque nationale de Prague et celle de Russie.

Présentant chacun de ces lieux de savoir, ces «*cocons généreux*», comme les auteurs les désignent justement, un texte relève quelques anecdotes liées à l'érection de chacun d'eux.

«*Alexandrie nous rappelle que tout établissement humain est un organisme qui naît, vit et meurt. Tant qu'une bibliothèque est utile et fréquentée, elle se développe. Lorsqu'elle ne répond plus à sa fonction, elle perd peu à peu de son influence*», écrivent Guillaume de Laubier et

Jacques Bosser en avant-propos. Ainsi, les bibliothèques conventuelles, qui se sont épanouies en Europe à partir du XI^e siècle, sont presque toutes disparues au XIX^e siècle, subissant le repli de l'Église romaine et son refus des Lumières.

On ne s'étonnera donc peut-être pas de constater que la bibliothèque du Vatican est l'une des bibliothèques du monde où les livres sont les moins accessibles. On y raconte même qu'en 1852, un jeune poète allemand du nom de Paul Heyse en a été expulsé pour avoir tenté d'y copier quelques vers. On avait donc le droit d'y lire mais non celui d'y copier. Cette pratique renvoie à une mentalité moyenâgeuse, celle-là même qui a fait que saint Colomba a été «*chassé d'Irlande au VI^e siècle pour avoir copié sans autorisation un livre qu'il admirait*... Encore au XXI^e siècle, n'entre pas qui veut» dans la Biblioteca Apostolica, pourtant ouverte au public, disent les auteurs.

Pourtant, dès le XVIII^e siècle, Charles VI d'Autriche disait attendre de sa bibliothèque, la Bibliothèque de Vienne, qui fut la première bibliothèque publique d'Europe, que «*l'utilisateur n'ait rien à payer, il doit en partir enrichi et y revenir plus souvent*». Le souverain a cependant ajouté qu'étaient exclus de ces lieux de connaissance «*les ignorants, les valets, les faîneants et les badauds*». À l'endroit initial de la Bibliothèque de Vienne, aujourd'hui, «*on ne lit plus dans la Prunksaal, et on paye pour la visite*», constatent les auteurs.

On mesure aussi la puissance que symbolise la grandeur d'une bibliothèque en visitant sur papier glacé les salles de la Bibliothèque du Congrès, à Washington. Lors de son inauguration, en 1897, on a qualifié cette construction de bibliothèque la «*plus vaste*», la «*plus coûteuse*» et la «*plus sûre*» au monde.

En introduction, les auteurs mettent cependant le lecteur en garde contre l'apparente immortalité des bibliothèques: «*Que seront nos bibliothèques dans 50 ans?*», demandent-ils. «*Il est fort possible que l'informatisation supplante totalement les bibliothèques, du moins dans le sens que nous donnons à ce mot.*»

Pourtant, au hasard de ces pièces pleines de livres, photographiées sans lecteurs, on se surprend à rêver de cette anecdote racontée par Nicholas Basbanes. Alors qu'en 1995 il travaillait à la bibliothèque Athenaeum de Boston plusieurs tomes d'un ouvrage daté de 1914 dont les pages n'avaient encore été ni coupées ni feuilletées, il s'était demandé tout haut: «*Mais pour qui avait-on bien pu acheter ces livres, il y a 85 ans?*» Ce à quoi le bibliothécaire avait répondu: «*Mais nous les avons achetés pour vous, Mr. Basbanes.*»

BIBLIOTHÈQUES
DU MONDE
Guillaume de Laubier
et Jacques Bosser
Éditions de la Martinière
Paris, 2003, 250 pagesCHAIRE DE RECHERCHE
DU CANADA
EN HISTOIRE DU LIVRE
ET DE L'ÉDITION

CONCOURS DE BOURSES

La Chaire de recherche en histoire du livre et de l'édition de l'Université de Sherbrooke annonce l'ouverture d'un concours pour l'attribution d'une bourse de maîtrise de 5000 \$, d'une bourse de doctorat de 10 000 \$ et d'une bourse postdoctorale de 25 000 \$.

EXIGENCES POUR LA BOURSE DE MAÎTRISE

- avoir terminé des études de 1^{er} cycle dans une université québécoise, canadienne ou étrangère;
- s'inscrire au programme de 2^e cycle en études françaises, cheminement en études littéraires, de la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Sherbrooke en 2004-2005;
- produire un mémoire sur un sujet relié au programme scientifique de la Chaire.

EXIGENCES POUR LA BOURSE DE DOCTORAT

- avoir terminé des études de 2^e cycle dans une université québécoise, canadienne ou étrangère;
- s'inscrire au programme de 3^e cycle en études françaises, cheminement en études littéraires, de la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Sherbrooke en 2004-2005;
- produire une thèse de doctorat sur un sujet relié au programme scientifique de la Chaire.

EXIGENCES POUR LA BOURSE POSTDOCTORALE

- détenir un doctorat d'une université québécoise, canadienne ou étrangère depuis 1999;
- s'engager à participer activement aux activités de la Chaire.

PRÉSENTATION DU DOSSIER

Pour participer au concours, la candidate ou le candidat doit faire parvenir les documents suivants :

- un curriculum vitae;
- un projet de mémoire de 250 mots (pour la bourse de maîtrise) ou de thèse de 500 mots (pour la bourse de doctorat);
- un relevé de notes et une copie du diplôme de baccalauréat, de maîtrise ou de doctorat (selon le cas) ou un document officiel attestant que les exigences du programme approprié ont été respectées;
- pour la bourse postdoctorale, une copie d'un article publié dans une revue avec comité de lecture ou un chapitre de la thèse ayant un lien avec le domaine de recherche de la Chaire;
- une lettre de recommandation de la directrice ou du directeur de mémoire ou de thèse.

La personne sélectionnée pour la bourse postdoctorale pourra également postuler pour une charge de cours rémunérée selon les tarifs en vigueur à l'Université de Sherbrooke.

Les bourses sont offertes pour une période de 12 mois avec une possibilité de renouvellement pour une deuxième année.

Date limite pour le dépôt des demandes : 30 avril 2004

Date d'entrée en fonction : 1^{er} juin ou 1^{er} septembre 2004

Pour plus d'information sur la Chaire, voir le site web :

www.USherbrooke.ca/recherche/centres/michon.html

Les dossiers devront être envoyés à Jacques Michon, Département des lettres et communications, Faculté des lettres et sciences humaines, Université de Sherbrooke, Sherbrooke (Québec), J1K 2R1. Courriel : Jacques.Michon@USherbrooke.ca

UNIVERSITÉ DE
SHERBROOKE

Des rééditions attendues

Geneviève Amyot
La mort était extravagante

Hélène Dorion
Les retouches de l'intime

Élise Turcotte
La terre est ici

Élise Turcotte
La terre est ici

Le Noiroit
www.lenoroit.com

Michel Deguy • Pierre Nepveu • Christiane Lahaie
Robert Melançon • Marie-Pascale Huglo
et plusieurs autres écrivains

CONTRE JOUR
CAHIERS LITTÉRAIRES

n°3

Hiver 2004

Dossier expériences du paysage

essais • fictions • lectures

Distribué par Fides

www.contre-jour.ca

ESSAIS

Notre continent volé et retrouvé

MICHEL LAPIERRE

«La civilisation hispanique, affirme Francis Parkman, a érasé l'Indien; la civilisation britannique l'a méprisé et négligé; la civilisation française l'a adopté et a veillé sur lui.» Il fallait des historiens français, tels Gilles Havard et Cécile Vidal, pour rappeler que c'est Parkman, cet Anglo-Saxon de souche puritaine et d'esprit rationaliste, qui a le mieux résumé la singularité de nos relations avec les Américains dans l'histoire du Nouveau Monde. Par crainte de verser dans une rhétorique dépassée, on n'ose guère aujourd'hui, dans le milieu universitaire québécois, citer, comme le font Havard et Vidal, la phrase célèbre du seul historien américain du XIX^e siècle qu'on peut encore lire avec plaisir et intérêt.

Au lieu de voir naïvement dans la situation que décrit Parkman la conséquence de la supériorité morale de la civilisation française, Havard et Vidal discernent le résultat d'une conjonction démographique, économique et militaire. En insistant sur la faiblesse numérique du peuplement français, les deux historiens soulignent qu'à la différence des Anglais, beaucoup plus nombreux que nous en Amérique du Nord, nous nous devons de conclure des alliances fraternelles avec les Américains pour préserver nos postes de traite et nos positions de défense sur un immense territoire, menacé par l'hégémonie britannique.

Même s'ils ont publié un ouvrage coiffé d'un titre aussi conformiste qu'*Histoire de l'Amérique française*, Havard et Vidal, lecteurs des historiens québécois, ont su rompre avec l'historiographie hexagonale de l'impérialisme et du colonialisme pour adopter un point de vue nettement nord-américain. «Ladite Amérique française», constatent-ils, «était aussi une terre indienne...» Compte tenu de notre métissage culturel avec plusieurs nations autochtones de langues et de coutumes différentes, ils considèrent cette Nouvelle-France continentale, qui débordait largement la vallée laurentienne, comme «une vaste confédération multiculturelle» de peuples souverains.

«Lorsque les chefs autochtones, expliquent Havard et Vidal, appelaient le gouverneur leur "père", ils ne faisaient en aucun cas acte de sujétion, mais s'adressaient plutôt, dans leur logique, à un médiateur et surtout à un pourvoyeur.» L'affirmation de la souveraineté de chacune des nations amérindiennes, au sein de la confédération informelle de l'Amérique française, s'appuyait sur leur puissance militaire commune, unique garantie de la survie de la Nouvelle-France. Comme le signalent nos deux historiens, La Potherie, qui séjourna au Canada entre

1697 et 1701, estimait que les Américains étaient «le soutien et le bouclier» de la colonie. Bougainville exprimera la même idée à la veille de la conquête britannique de 1760: «Nous ne nous soutenons que par la faveur des Sauvages.»

Havard et Vidal précisent que les fondateurs de la Louisiane, d'Iberville et Bienville, étaient nés à Montréal. À l'opposé de tant d'autres historiens français ou américains spécialisés dans l'étude du prétendu «empire français d'Amérique», ils ont l'audace d'affirmer que l'Amérique qu'ils décrivent n'a pas tout à fait disparu et qu'elle a même, de 1960 à 1966, fomenté une extraordinaire Révolution tranquille... S'ils se désolent de voir que Louis XV a cédé le Canada à l'Angleterre et que Napoléon a vendu la Louisiane aux États-Unis, ils s'affligent aussi de constater que les Américains, de Fenimore Cooper jusqu'à Hollywood, ont usurpé notre imaginaire en accaparant le récit mythique de la pénétration du continent.

Maurice Lemire donnerait certainement raison à Havard et Vidal au sujet de cette usurpation mentale de notre Amérique, mainmise sur notre mémoire et notre inconscient qui parachève l'usurpation physique. Dans *Le Mythe de l'Amérique dans l'imaginaire canadien*, l'historien québécois de la littérature avec les Canadiens français du XIX^e siècle, privés d'une vision continentale qui soit la leur, ont eu «à se réinventer un imaginaire» en tentant de l'emprunter artificiellement à une France lointaine et stéréotypée au lieu de le retrouver au fond d'eux-mêmes. Comme Lemire le laisse deviner, il faudra attendre l'influence de Jack Kerouac pour que notre littérature exprime vraiment notre américanité.

Grâce à leur métissage culturel avec les Américains, certains des nôtres ont pu, entre 1803 et 1806, en guidant vers l'Ouest, jusqu'au Pacifique, la fameuse expédition de Lewis et Clark, faire les États-Unis l'Amérique, mais ils travaillaient pour autrui. Kerouac, quant à lui, «remodèlera» l'anglais pour, dira-t-il, «l'adapter à des images françaises». C'est lui qui, cette fois en notre nom, fera, dans *On the Road*, la traversée sans fin de notre Amérique retrouvée.

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

Gilles Havard et Cécile Vidal
Flammarion
Paris, 2003, 560 pages

LE MYTHE DE L'AMÉRIQUE DANS L'IMAGINAIRE

«CANADIEN»
Maurice Lemire
Nota bene
Québec, 2003, 238 pages

Les militants, je le constate à regret, n'écrivent pas toujours bien. On dirait même, en observant l'histoire de la littérature d'idées, que les meilleurs stylistes, allez comprendre pourquoi, se retrouvent plus souvent dans les rangs des cavaliers solitaires qui penchent vers la droite. Aussi, quand le style s'allie à la pensée progressiste chez un même homme, on a presque envie de pousser l'eureka des grandes découvertes.

Guy Ferland incarnait cette alliance malheureusement trop rare. D'abord journaliste au *Soleil* et à *La Presse* avant de passer au *Devoir* qu'il quittera pour rejoindre le Service de l'information de la CSN où il œuvra de 1967 à 1993, il souhaitait, écrit son présentateur et ex-collègue Michel Rioux, «mettre en mots les états d'âme des hommes et des femmes réunis dans un mouvement de lutte».

Publié en guise d'hommage posthume (Ferland est mort en 2003), le recueil *Qu'à cela ne tienne!*, sous-titré *Écrits d'un militant*, regroupe quelques-uns de ses meilleurs textes parus dans les publications de la CSN entre 1970 et 2003. Guy Ferland avait deux passions: le syndicalisme et la langue française. Cet ouvrage en témoigne bellement en donnant la parole à un «maître de l'écriture engagée» et à un «orfèvre de l'écriture».

Sur le plan syndical, Ferland appartient à la génération du deuxième front, c'est-à-dire celle d'un syndicalisme refusant de compartimenter artificiellement l'existence «pour s'insérer dans la vie totale de l'homme». C'est à lui, d'ailleurs, que l'on doit le superbe slogan «Nous, le monde ordinaire» qui, selon Michel Rioux, «a contribué, davantage que n'importe quelle thèse marxiste, à révéler aux travailleuses et aux travailleurs du secteur public québécois leurs conditions d'existence». En rendant hommage à Marcel Pepin en 1999, Ferland résumait sa propre conception du syndicalisme: «Il proposait de porter l'action syndicale au cœur même de la société civile en formant des comités d'action politique pour défendre les intérêts civiques de la population.»

Ennemi des «systèmes préfabriqués» qui écrasent et enferment l'homme critique sous prétexte de le libérer, Ferland faisait sienne l'utopie qu'il attribuait à Pepin: «Mais c'était l'utopie inspirante, celle qui donne un sens aux petites et grandes résistances quotidiennes, et qui les connecte entre elles pour faire un projet commun. C'était l'utopie humaniste, qui nous sauve des systèmes à l'aboutissement totalitaire.»

La CSN fut sa maison et sa source d'inspiration militante. En ce lieu, écrit-il, créé pour en finir avec un double mensonge, celui d'un syndicalisme américain faussement international et celui «d'une

Militer en beauté



Louis Cornélius

version pervertie de la doctrine sociale de l'Église confinant à la paranoïa anticommuniste», il a trouvé l'espace d'autonomie et de liberté garant d'une solidarité réelle. À cet égard, ses réflexions de 1975 sur la nécessaire articulation entre l'autonomie et l'organisation dans une structure afin de mener à bien les luttes syndicales n'ont rien perdu de leur pertinence.

Rien de la vie syndicale n'échappait à Guy Ferland. Les questions de santé-sécurité au travail faisaient partie intégrante de ses combats, de même que la problématique fondamentale de la transmission de la culture militante, question à laquelle il a consacré un de ses textes les plus importants. «Tu n'aimes pas, écrivait-il, qu'ils pensent que tu as tout reçu tout cuit dans le bec, et eux n'aiment pas que tu penses qu'ils n'ont qu'à se bouger pour s'en sortir. Tu n'aimes pas qu'ils crachent sur ce que tu crois avoir fait de valable, et eux n'aiment pas que tu prétendes qu'ils ne font rien de bon parce qu'ils ne font rien comme tu l'as fait. Il faudra bien essayer de briser ce mur d'incommunicabilité. Alors, c'est toi le plus vieux, c'est à toi de commencer.» Comment? En racontant des épopées sur le bel et grand militantisme d'hier qui, lui, a tout changé? Pas vraiment, précisait-il: «C'est le feu que je veux transmettre, pas le bois brûlé de mon passé.»

Ses combats, c'est essentiellement par la plume que Ferland les menait et il tenait, à juste titre, à ce que cette arme militante soit préservée de toutes les formes de corrosion qui la rendent insignifiante. Ennemi déclaré des «mots qui cachent la réalité» (ressources humaines, réingénierie, assurance-emploi, taux d'épargne négatif, etc.), des «mots somnifères» (gens à statut économique précaire, quartier en transition urbaine, etc.) et de la «langue comptable» (acheter des idées, se vendre aux employeurs), il multipliait les éloges d'une langue française vivante mais juste, forte mais sans violence, travaillée mais claire et franche. Ce noble souci, qui transparaît dans chacun de ses textes, l'amenaît parfois à faire du zèle (ses «notes à Michel Rioux» sur les expressions «déclaration de principe» et «rapport de force» relèvent plus du chichi que d'un sain souci de la langue), mais les attitudes chagrines et nostalgiques,

qui pourrissent trop souvent le débat sur la langue, n'étaient pas pour lui, la comme ailleurs.

Par exemple, en réplique à Pierre Vadeboncoeur qui avait, selon lui, idéalisé ses années de collège classique pour mieux critiquer les cégeps, Ferland s'en prenait à «une certaine idée de la culture qui conduirait à fuir les tâches du présent dans les réinterprétations du passé». Il ajoutait: «Tu as raison, ce n'était pas la "Tour de Babel" comme aujourd'hui, c'était la monoculture en serre chaude, chaque collège produisant, bon an mal an, son quota de curés, de médecins, d'avocats et de notaires, soigneusement émasculés de tout esprit critique. [...] Convenons que, sur ce plan, les cégeps ont plusieurs longueurs d'avance sur les collèges d'antan. [...] Car les cégeps ont mieux à faire que de patauger dans cette nostalgie du passé. Ils naviguent en haute mer sur des flots moins placides, pour porter le levain de la vie intellectuelle et culturelle dans tous les recoins du Québec, qui en ont été si longtemps privés.»

Guy Ferland souhaitait, pour le Québec, la constitution d'une «assemblée populaire», composée des milliers de syndicats et de regroupements populaires, «gardant sous



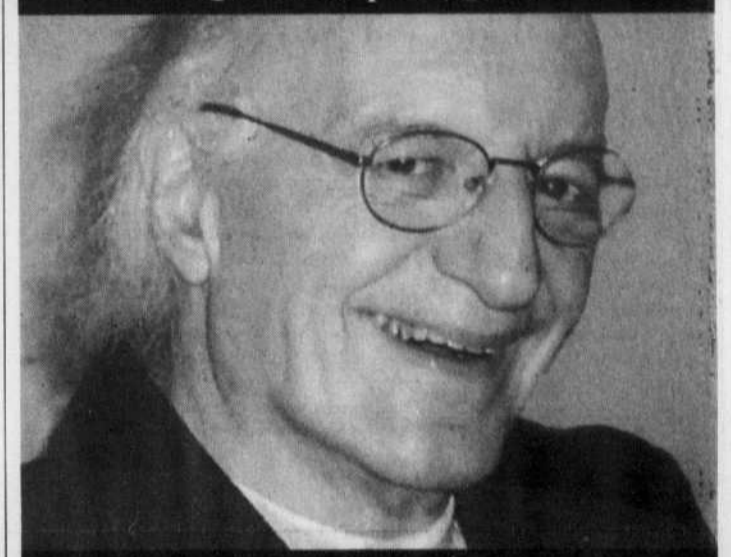
Guy Ferland

surveillance l'assemblée parlementaire». Il le faisait avec une conviction et une élégance dignes du meilleur de l'esprit syndical.

louiscornelius@parroinfo.net

QU'À CELA NE TIENNE!
ÉCRITS D'UN MILITANT
Guy Ferland
VLB
Montréal, 2003, 152 pages

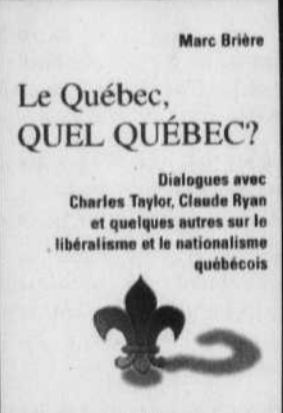
Dialogues avec Charles Taylor, Claude Ryan et quelques autres sur le libéralisme et le nationalisme québécois



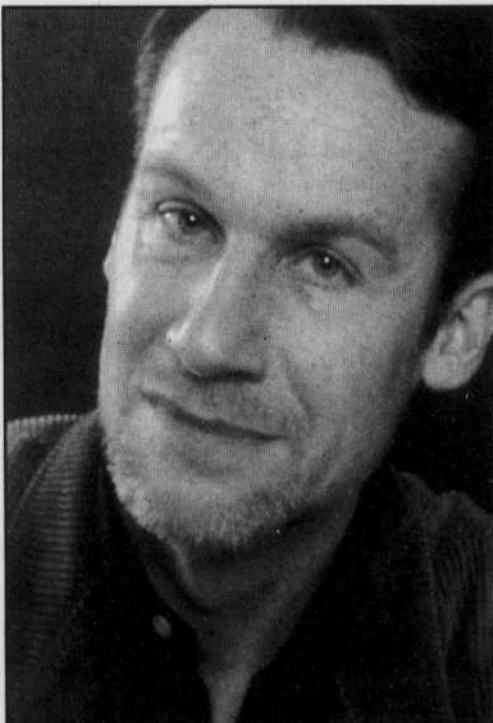
MARC BRIÈRE

«Un florilège de textes que l'auteur juge particulièrement propres à nous aider à faire le point sur l'impasse dans laquelle le pays se trouve, un ensemble de morceaux choisis qu'il commente chemin faisant, le plus souvent posément, parfois avec fougue.»

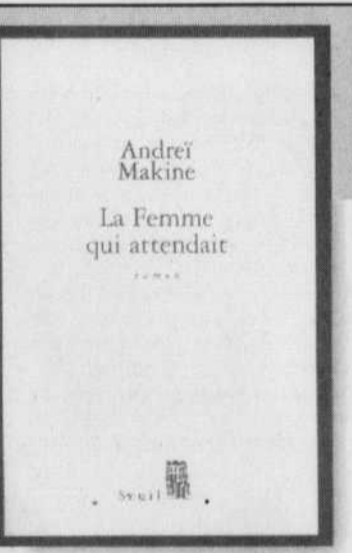
— Jacques Yvan Morin



328 pages • 24,95 \$

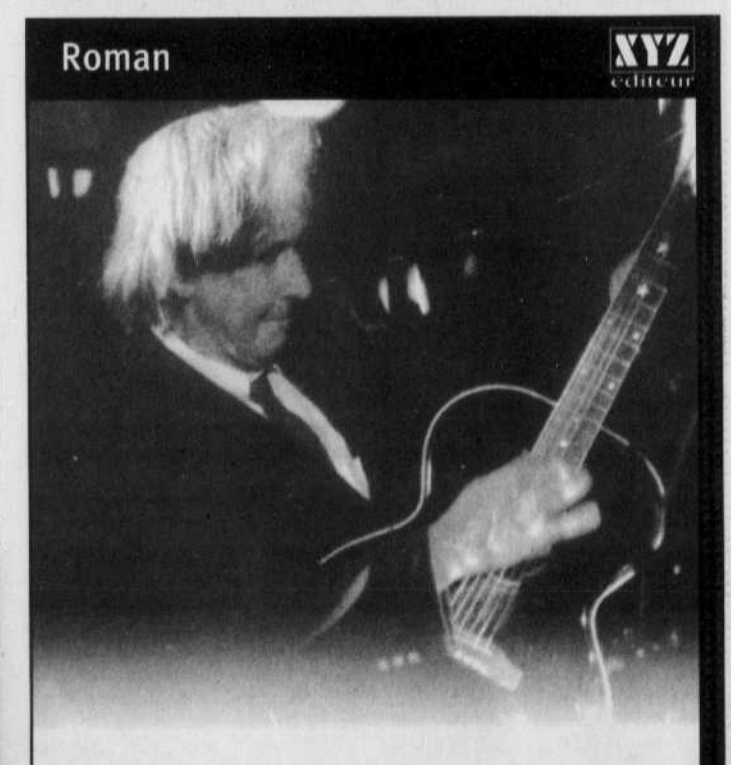


Andreï MAKINE
La Femme qui attendait
La folie de Vera est d'attendre l'homme qu'elle aime, de lutter contre l'oubli, d'arracher à la solitude les âmes abandonnées par ceux qui préfèrent oublier. De la rencontre avec cette héroïne, le narrateur et le lecteur en sortiront transfigurés, illuminés par l'intensité de son amour, de sa foi.



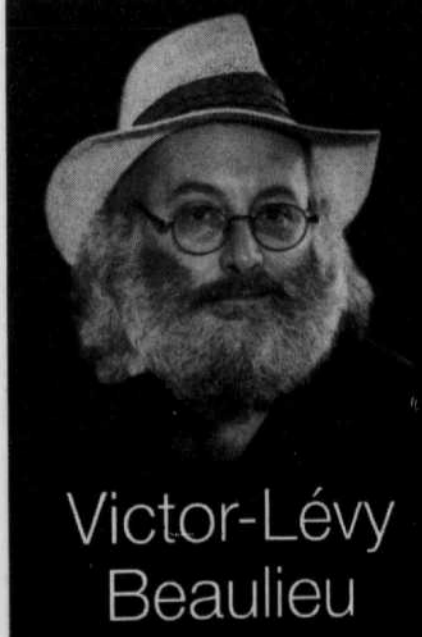
Roman • 216 pages • 27,95 \$

Seuil

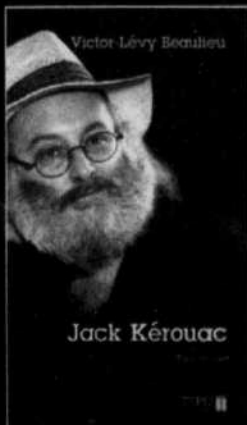


André Pronovost
Que la lumière soit, et la musique fut
Vous connaissez la belle histoire d'amour entre la fille des Étoiles et Johnny de Graceland? Un bonheur de lecture...
(roman)
280 p. • 25 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca



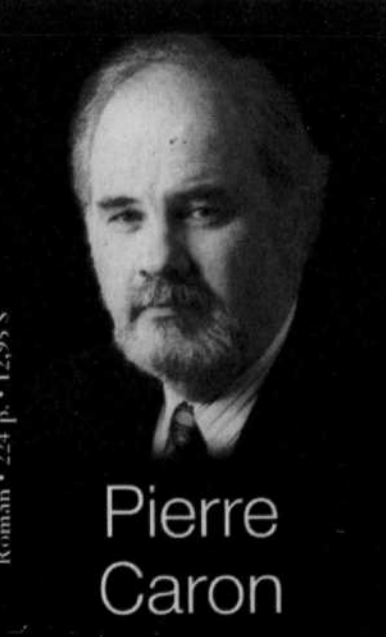
Victor-Lévy Beaulieu



Jack Kerouac



Pierre Caron
La vraie vie de Tina Louise
Roman • 224 p. • 12,95 \$



Pierre Caron

TYPO
www.edtypo.com

BLOC-NOTES

Gauvreau « en dedans »

Le Théâtre du Nouveau Monde n'est pas loin de mon journal. En descendant la rue de Bleury pour m'y rendre, je m'arrête en passant au guichet automatique, à peu près certains jours-ci de croiser un trio d'itinérants: deux types et une femme à la voix rauque qui m'apostrophe toujours comme si on était des amis de longue date. Quand le vent froid souffle trop fort dehors, les sans-abri s'assoient au chaud dans ces marches-là. En m'engouffrant dans le local carré où une machine crache de l'argent devant des gens qui en mentent, je lance pour dire quelque chose une banalité du genre: «Vous êtes mieux à l'intérieur que dehors.»

Un des gars, ravi, répète: «À l'intérieur», faisant chanter mes mots comme une musique. D'habitude, les gens lui disent plutôt «en dedans», un terme qui évoque pour lui la prison ou l'hôpital psychiatrique. Question de sémantique. Il me remercie d'avoir adopté «à l'intérieur», même si je n'avais ni intention précise ni mérite d'aucune sorte.

Embêtant de quitter une banque ou un guichet avec sa petite liasse de billets tout en écartant les mains tendues des sans-abri. Je sors de mon sac quelques pièces sonnantes, pour pousser la compagnie à boire et à fumer sans doute. Bof! Fumez, buvez, les amis. Ça réchauffe. En dedans, au dehors, ou vous voudrez. Mieux, à l'intérieur.

Devant le théâtre, v'là un autre sans-abri qui se gèle à vendre *L'itinéraire*. Achète le journal. C'est écrit par des collègues, après tout. Mais ces journalistes-là ont les deux pieds enfoncés en plein réel du macadam, tandis qu'on pellette parfois de notre côté bien des nuages. «Dans le fracas de la destruction de mes rêves, dans mon vide intérieur, seul l'écho de ce vide m'a tendu la main.» Je lis cette phrase dans un article intitulé «Survivre à la destruction de ses rêves», où la rue apparaît soudain comme un boulevard des rêves brisés. Ça devrait être le surnom de la Sainte-Catherine, même si la faune du TNM, chic et emmi-



Odile Tremblay



oufflée, y tranche avec l'univers d'angoisse qui inspire les artistes maudits.

Avant d'atterrir sur les planches, le théâtre ferme souvent dans la rue ou «en dedans», dans le sens le plus carcéral du terme. Surtout celui de Claude Gauvreau. Le poète noir de Montréal a goûté aux institutions psychiatriques, comme bien des sans-abri qui déambulent aujourd'hui sur leur boulevard des rêves brisés. Gauvreau avait le génie en plus, dira-t-on. Mais qui sait quels talents gâchés on croise ça et là au centre-ville, en baissant les yeux pour éviter les silhouettes échouées à pleins trottoirs?

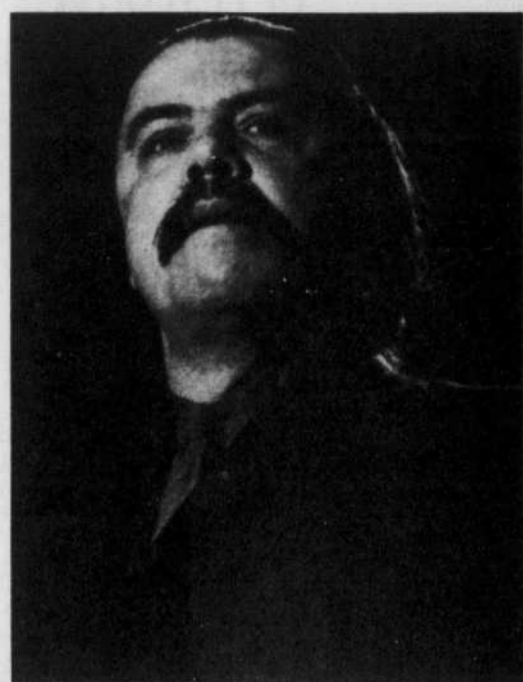
L'autre soir, devant *L'Asile de la pureté*, je me suis demandé si les itinérants aimeraient cette pièce-là ou s'ils s'en lasseraient au bout de cinq minutes, rêvant de la voir présentée devant ceux qui ont survécu un temps, comme Gauvreau, à la destruction de leurs rêves. Lorraine Pintal s'était fait la réflexion avant moi, faut croire. En juin 2003, dans le cadre du Festival de théâtre des Amériques, elle avait organisé une lecture publique de *L'Asile de la pureté* à l'hôpital Louis-Hippolyte-Lafontaine. Les murs lépreux y répercutaient l'écho des envolées brûlantes du poète jadis interné dans cet endroit de malheur. Contenant et contenu en rare osmose. Les lieux possèdent leur mémoire, suintent à volonté le bonheur ou la souffrance à qui s'y frotte.

Le TNM est de son côté une institution prospère et bien nourrie. N'empêche qu'il a été jusqu'ici le meilleur tremplin à l'œuvre de Gauvreau. Bien plus que d'autres théâtres qui se piquent d'audace. C'est ici que la pièce *Les oranges sont vertes* fut présentée pour la première fois quelques jours après la mort de l'auteur, en 1971, puis de nouveau en 1998. *L'Asile de la pureté* n'avait jamais été monté sur scène avant ce mois-ci. On se rend donc au TNM pour voir jouée, cinquante ans après sa rédaction, la première pièce de Gauvreau, tout en lui souhaitant de s'éclater en pleine rue. L'art se nourrit des pauvres pour donner aux riches.

C'est d'ailleurs une des bonnes pièces que j'ai vues au TNM, soit dit en passant, malgré certaines voix d'interprètes en discordance. J'y sentais le fantôme de Gauvreau flotter avec un suaire, par delà les costumes blancs des comédiens et la musique lancinante de Walter Boudreau.

Et qui mieux que Marc Béland, comédien-danseur se consumant comme un feu follet, pouvait incarner l'alter ego de Gauvreau? Sur un lit de gréviste de la faim, c'est le dramaturge brisé par le suicide de sa muse, Muriel Guilbault, qui revit à travers lui. Gauvreau avait composé *L'Asile de la pureté* à même sa dépression et ses désirs d'absolu, avec des mots lyriques et lumineux. Sur scène, Béland y devient le médium par où l'auteur respire encore. C'est lui le pivot de la pièce qui nous entraîne sur la corde tendue. «*L'Asile de la pureté, c'est la mort*», lance son personnage en cherchant à étreindre un infini qui se dérobe et l'appelle sans cesse.

Certains prétendent que l'œuvre de Claude Gauvreau a vieilli. Mais les poètes aux ailes brisées en butte à la médiocrité du monde ne meurent ni ne vieillissent jamais, surtout quand leurs mots s'envolent ainsi sans compromis. *L'Asile de la pureté*, cette pièce limpide, glisse sur un axe unique: celui d'un être transparent en quête de clarté dans un monde opaque qui l'attire vers le bas. Et ce poète-là «en dedans» nous perfore de ses cris.



SOURCE OFFICE NATIONAL DU FILM

Claude Gauvreau

Quand je suis sortie, rue Sainte-Catherine, quelques clochards désinstitutionnalisés, comme on dit, chassés des hôpitaux bondés et lâchés dans le trafic, rôdaient plus loin avec leurs regards voilés. L'un d'eux, moustachu, quêtait des cigarettes aux passants. Dans le noir, comme ça, c'est fou ce qu'il ressemblait à Gauvreau.

otremblay@ledevoir.com

VITRINE DU DISQUE

Bonnes affaires pour mélomanes futés

LES INTÉGRALES RCA

BMG, qui exploite le catalogue RCA, a eu la belle idée (quelques années après les autres labels, tout de même) de regrouper quelques intégrales dans d'élégants coffrets cartonnés. Le gain pour le discophile est non seulement économique, il est aussi pratique et esthétique, ces coffrets, bien plus jolis que les boîtiers en plastique, prenant moins d'espace sur les tablettes. Les neuf premiers coffrets présentent l'intégrale des symphonies de Beethoven dans l'enregistrement historique assez sec de Toscanini (pas vraiment un coffret grand public, ça!), les concertos pour piano de Beethoven par Emmanuel Ax et André Previn (il y a plus investi ailleurs...), les quatuors de Beethoven par les Guarneri, qui affrontent la rude concurrence des Berg et des Italiano dans des coffrets équivalents, le très honnête *Ring des Nibelungen* de Janowski (pour qui ne veut pas investir dans Böhm ou Solti), l'intégrale des symphonies de Tchaïkovski par un Temirkanov assez routinier et la seconde intégrale Sibelius de Colin Davis, à éviter à tout prix. Tout cela pour dire que le discophile bien aiguillé peut se concentrer sur deux coffrets majeurs: l'intégrale des sonates de Mozart par Alicia de Larrocha, qui met très bien en valeur la singularité du toucher perlé de la grande dame du piano espagnol (5 CD 82876-55705-2) et, mieux encore, l'inaltérable intégrale de référence des symphonies de Ralph Vaughan Williams (1872-1958) par André Previn et l'Orchestre symphonique de Londres, merveille d'équilibre et de justesse de climats. Puisse ce coffret, après une indisponibilité prolongée des disques isolés, amener de nombreux mélomanes à découvrir ces neuf symphonies vraiment extraordinaires. C'est l'achat prioritaire de la série «Complete Collections» (6 CD 82876-55708-2).

Christophe Huss

HAENDEL

La musique de chambre
L'École d'Orphée
Brilliant Classics 6 CD 92192 (distribution: SRI)

Brilliant Classics est ce label néerlandais, actif depuis 2001, qui constitue majoritairement son catalogue à partir de licences de bandes appartenant à des éditeurs ayant connu des difficultés financières. Plus récemment, Brilliant a suscité de nouveaux enregistrements, à l'image d'une intégrale des œuvres chorales de Mendelssohn, qui viennent fort à propos enrichir une discographie lacunaire. Il faut aussi préciser que le prix de vente des coffrets Brilliant est dérisoire. Raison de plus pour saluer ces produits quand ils sont bons.

C'est le cas avec cette intégrale de la musique de chambre de Haendel, un pan de son œuvre très mal servi par le disque. À ce titre, ce coffret copieux supplante très largement la poussive intégrale de l'Academy Chamber Ensemble rassemblée en coffret par Philips en 2002 et étalée sur neuf CD. Le défaut de cette édition tient seulement en un manque de précision dans la présentation (les numéros HWV des œuvres eurent été appréciés), car l'interprétation de l'École d'Orphée, qui réunit des musiciens de la trempe de John Holloway, Philipp Pickett, Robert Woolley ou Ali-

son Bury, possède le piquant et l'entrain qui manquaient totalement à la version Philips. Les enregistrements réalisés pour le label CRD en 1991 sont techniquement et musicalement remarquables, ce qui fait de ce coffret l'une des vraies aubaines (avec les symphonies de Beethoven par Blomstedt et celles de Chostakovitch par Barshai) du catalogue Brilliant.

C. H.

WARNER ELATUS

Warner Classics a rassemblé à la fin de l'année dernière des titres des catalogues Erato et Teldec en une série économique nommée «Elatus», à la présentation sobre et efficace (élégants visuels noir et blanc, tranche rouge). Particularité d'Elatus: on y retrouve, non pas la énième réédition du vieux fonds de catalogue, mais, au contraire, des enregistrements récents, parfois très prestigieux (Vengerov, Argerich, etc.). Voici quelques aubaines à ne pas laisser passer. D'abord, une relative rareté: le tout premier récital qui révéla Plácido Domingo en 1967 (référence 46773-2). Ensuite, parmi les rééditions de Maxim Vengerov, dans des couplages plus logiques et plus généreux, le CD des concertos pour violon de Prokofiev et Glazounov (49567-2). Le sel de la collection se trouve en effet dans le répertoire du XX^e siècle, avec, au sommet, la 3^e Symphonie et les *Chichester Psalms* par Yutaka Sado (46722-2); un fascinant CD Britten par Kent Nagano (*Double Concerto, Sinfonietta*, 46718-2); *Le Rossignol* de Stravinski dans la version de Pierre Boulez en 1991 à la BBC, néanmoins surpassée dans l'absolu par la gravure de Natalie Dessay et James Conlon (60339-2), ainsi que les *Vêpres* de Rachmaninov dans la chaleureuse vision de Mstislav Rostropovich à Washington (49557-2). Pour les amateurs, la collection donne aussi accès à la 1^{re} Symphonie de Corigliano, présentée très récemment à Montréal, ici dans la vision princeps de Daniel Barenboim (49011-2).

C. H.

CHANSON

JEAN-PIERRE FERLAND -
LE PETIT ROI
Interprètes variés
GSI Musique

Le disque-hommage à un artiste par ses collègues, cela se fait ailleurs, mais au Québec ce serait une première. Le producteur Patri- ce Duchesne en avait l'idée depuis longtemps et, pour cette première expérience, il a choisi de rendre hommage à Jean-Pierre Ferland, en donnant carte blanche aux artistes invités pour qu'ils choisissent leur chanson préférée. C'est un véritable plaisir de redécouvrir certaines pièces de Ferland dans les accents d'un autre. Onze artistes ont répondu à l'appel et chaque nouvelle interprétation est marquée par un grand respect, avec des arrangements souvent très mélodieux et sans fla-fla. Kevin Parent refait revivre *Le Petit Roi*, Eric Lapointe est étonnamment sobre sur *Une chance qu'on s'a*, chanson que propose aussi magnifiquement Bia dans une version portugaise. Terez Montcalm en fait trop sur *Ton visage* mais Daniel Lavoie, Isabelle Boulay, Luc de Larochellière, Gilles Vigneault, Michel Rivard, Yves Lambert et Sylvain Cossette propo-

sent leurs relectures. En prime, deux reprises, l'une de Marie-Denise Pelletier enregistrée en 1996 et *Ma chambre*, chanson de Ferland que Céline Dion avait placée en 1987 sur la face B du 45-tours *Incognito*. Bref, on est loin d'avoir épuisé tout le répertoire.

Paul Cauchon

KAÏN

(Distribution Select)

Le jeune groupe drummondvil-lois Kaïn lançait son premier album à Montréal la semaine dernière. Ni transcendant ni vraiment mauvais, *Pop Culture* conjugue habilement la pop-rock au folk ou aux accents plus jazz. Finaliste au Festival de la chanson de Granby en 2001, Kaïn pourrait bien, avec un peu de temps et de maturation, réunir les ingrédients d'un succès populaire: des arrangements musicaux soignés quoique parfois convenus, une poésie quelquefois touchante mais souvent facile, une voix un peu affectée, livrée à l'arraché à la manière d'Eric Lapointe, bien que beaucoup plus harmonieuse.

Frédérique Doyon

CHIENDENT

Chiendent
(indépendant)

Du rock-folk bien ficelé, dans la pure tradition québécoise. Sans renouveler le genre, le quatuor estrien Chiendent fait bien ce qu'il fait, tant sur le plan musical que sur celui de l'écriture, avec cet album éponyme enregistré maison. Les paroles, empreintes d'une poésie proprement québécoise qui ne mâche pas ses mots, vont du ludique surréaliste (*On dirait que t'as avalé une ambulance*) au plus engagé (*Magnétisme, L'Indifférent*). Les histoires qui s'y racontent rappellent parfois Beau Dommage ou Harmo-



La pochette du dernier disque de - M -.

niun. La voix un peu caverneuse de Nathaël Hubert ressemble à celle de Richard Séguin. La guitare est omniprésente, sous toutes ses formes, mais surtout électrique. Ici et là percent des airs de banjo ou de piano en arrière-fond.

Frédérique Doyon

QUI DE NOUS DEUX

- M -
Delabel (EMI)

LABO - M -
- M -
Delabel (EMI)

Qu'avons-nous là? Oh! Les beaux objets! Un écrivain de carton glacé, duquel glissent trois pièces: le disque proprement dit, joli digipack rose nanane idéalement assorti au costume rose nanane du héros, l'homme à l'initiale affectueuse lui-même, le dénommé - M - pour ne pas le nommer. Se détachent deux livrets. Chouette, ce sont des flip-books. Savez, ces petits cahiers qui, lorsqu'on

les feuillette à la bonne vitesse, font bouger l'image comme au cinéma. Qui plus est, les flip-books fonctionnent dans les deux sens, ce qui nous fait, si je calcule bien, quatre chouettes mini-métrages. Non, ça ne sert à rien, c'est seulement pour jouer. Pour le plaisir de la manipulation et de la magie.

Puisse EMI offrir cette édition ludique du nouvel album de - M - en magasin chez nous: c'est tout à fait ce qu'il faut pour saper l'envie de s'emparer des chansons gratis. Et ce n'est pas tout. De l'enveloppe d'EMI tombe un AUTRE disque du même - M -, ce *Labo - M -* instrumental dont on avait entendu parler dans les sites de chanson française de France, fatras facultatif d'expériences, d'esquisses et d'ébauches en studio, paru là-bas au printemps 2003. Ça fait beaucoup de - M - d'un coup.

Encore plus qu'on le pense: l'album de nouvelles chansons ne s'intitule pas *Qui de nous deux* pour rien. C'est un titre ambigu, voulu comme tel. Comment le com-

prendre? Commentaire sur le sort du couple moderne? Et si c'était - M - qui se posait la question de sa double identité, se demandant si le temps ne serait pas venu pour Matthieu Chédid d'émerger? On pourrait le penser: il y a aussi sur ce disque une chanson intitulée *Je me démasque*. Dans *Ma mélodie*, splendide ballade à la Polnareff, le chanteur est tout surpris de sa propre sensibilité. Dans *Peau de fleur*, douce chose acoustico-sidérale, ça effleure le sentiment. Même si - M - continue de jouer à incarner - M -, comme s'il vivait dans un dessin animé japonais avec une drôle de bande sonore, se prenant pour T. Rex dans *Mon ego*, s'offrant des chœurs Big Bazar dans *A tes souhaits*, encore très capable de s'adonner au funk le plus dansant dans *Gimmick*, on commence à déceler des chatouilles dans le timbre qui ressemble fort à de l'émotion d'homme. Bigre.

On n'en est pas encore à l'épanchement, et il est probablement souhaitable que le fils Chédid n'y parvienne jamais — ce type ne beurrera jamais épais —, mais il est bon de sentir l'humain poindre dans cet univers de fantaisie et d'invention. Ce disque est encore un terrain de jeu, mais - M - y annonce un partage. On verra au prochain disque: gaçons qu'une coexistence pacifique est possible. D'ici là, on a le temps d'user les flip-books.

Sylvain Cormier

Olivieri
librairie & bistro

Prix littéraire des collégiens 2004

Le CRILCQ et la fondation Marc Bourgie présentent une causerie animée par Stanley Péan avec trois des finalistes en lice

Yves Gosselin
Discours de réception

François Gravel
Adieu Betty Crocker

Lise Tremblay
La héronnière

Lundi 23 février 19h30
Réservations : 739-3639

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
services@librairieolivieri.com

CHAIRE DE RECHERCHE
DU CANADA
EN HISTOIRE DU LIVRE
ET DE L'ÉDITION

CERTIFICAT D'HISTOIRE
DU LIVRE ET DE L'ÉDITION

Profitant du dynamisme, de l'expertise et du rayonnement de la Chaire de recherche du Canada en histoire du livre et de l'édition, l'Université de Sherbrooke vient de lancer un tout nouveau programme de 1^{er} cycle qui porte sur les phénomènes liés au monde du livre et de l'édition.

Ce programme intéressera particulièrement les professionnels du livre (personnels rattachés aux maisons d'édition, libraires, agents littéraires, bibliothécaires, etc.) et ceux qui désirent le devenir.

Le certificat offre à la fois des cours magistraux basés sur une approche sociohistorique du fait littéraire (la censure au Québec, les acteurs du circuit du livre, etc.) et des activités pratiques (ateliers en milieu culturel, en milieu de publication, en milieu de recherche, etc.).

Pour plus d'information, visitez le site Internet : www.USherbrooke.ca
1 800 267-UdeS

50 ans
L'audace
porte fruit

UNIVERSITÉ DE
SHERBROOKE
Faculté des lettres
et sciences humaines